



cine BHL... « L'homme conserve jusqu'au bout l'estime de ses pairs », remarque-t-il, songeur. Mauriac l'a félicité de reprendre la NRF avec la bénédiction allemande, et Malraux, tout étant joué, l'aurait accepté dans les rangs de sa brigade Alsace-Lorraine... Cette assurance obtenue, Drieu est allé se suicider. Conduite qui ne manque pas d'une certaine grandeur qui ébranle BHL.

Malraux est le grand homme du livre. Le héros qui seul est paré du triple prestige de la pensée, du style et de l'action. Pour cette dernière, Bernard-Henri Lévy consacre plusieurs pages à affirmer qu'en Espagne il exerça bien le commandement effectif de l'escadrille qui porta son nom et que ses avions eurent une influence décisive sur le cours des événements... S'il ne s'est pas engagé plus tôt dans la Résistance, c'est la faute

de Josette Clotis. En Malraux, il a mis toutes ses complaisances.

Le recours à l'entretien — de Claude Simon à Jean Guilton en passant par Romain Gary et Edmonde Charles-Roux, il en a inséré une dizaine dans son texte — fait apparaître dans l'ouvrage un souci d'impartialité qui n'était pas jusque-là le point fort de son auteur.

La conversation avec Jean Guilton sur Louis Althusser est la plus étonnante du livre. Ils s'étaient connus à Normale et ne se sont jamais perdus de vue jusqu'à la mort du second. D'abord mystique chrétien, obsédé par la Trappe et Thérèse d'Avila, Althusser tombe dans le marxisme avec la même ferveur.

Il a l'idée fixe de rencontrer Jean-Paul II, pour opérer la réconciliation de Marx et de Jésus, et demande à Guilton d'arranger cela. Guilton accepte, doutant cependant que le Saint-Père sache qui est Althusser. Il en parle donc à Jean-Paul II qui lui répond : « Althusser, je le connais, c'est un logicien. » Il accepte de le recevoir. La rencontre n'aura pas lieu, Althusser ayant étranglé sa femme.

Professeur de philosophie à Normale, auteur révéral en ce lieu d'un *Pour Marx* où ses disciples voulaient voir un renouvellement d'une doctrine impossible, Althusser est pour Bernard-Henri Lévy le symbole, théâtral, de l'échec général des intellectuels, intercesseurs du Juste, du Vrai et du Bien. La folie qui le frappa, le meurtrier qu'elle lui fit commettre, ses misérables dernières années, apportent en effet une conclusion rêvée à son livre : romanesque et vraie, une aubaine.

Les Aventures de la liberté sont elles-mêmes le résumé d'une cause jugée depuis longtemps : asservis volontaires à l'utopie marxiste, les intellectuels n'ont cessé de se tromper depuis le début du siècle.

Le livre ne tire d'autre leçon de cette erreur interminable que son seul constat. Contradictoire, donc vivant, il met en scène quelques dizaines de ses défenseurs les plus connus et une poignée de ses adversaires, dont Pierre Boutang — traité avec bienveillance à l'occasion d'une scène frappante. Mais il met surtout en scène le metteur en scène de la série télévisée qui lui correspond. Bernard-Henri Lévy n'a pas pu ne pas songer au Sacha Guitry de *Si Versailles m'était conté*. L'a-t-il égalé ?

ERIC DESCHODT

Les Aventures de la liberté, par Bernard-Henri Lévy, Grasset, 494 pages, 129 francs.

Crève-cœur

Bertrand Blier, réalisateur de *Merci la vie* (lire page 60), confie ses désarrois à *Actuel* (mars) : « Je m'aperçois d'une chose épouvantable : sur le plan politique comme dans les mœurs, les cons d'hier avaient souvent raison.

Vous voyez, ces mecs de droite qu'on ne pouvait pas supporter. Ceux qui défendaient la guerre du Vietnam, ou s'indignaient des avatars de la liberté sexuelle. On les traitait de vieux cons de droite. Et puis maintenant, on se retrouve avec le sida.

Les esprits caustiques d'hier se retrouvent en position très inconfortable. Les belles évidences s'effritent. Nous voilà face à toutes nos erreurs de jugement, toute cette quinquillerie d'illusions. »